4e ANNÉE, N° 192 — DIMANCHE, 14 OCTOBRE 1849.

ON S'ABONNE:

A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal, *A Galata*.

DANS LES VILLES DU LEVANT, l'Agence des Paquebots français.

A MALTE, chez *M. G. Muir*, libraire.

A MARSEILLE, chez Mr veuve *Camoin et Cie*.

A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

CONSTANTINOPLE ..... 120 sp. 8 piastres
" 6 mois, 4 "
PROVINCES ET ETRANGER 200 sp.
" 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-
Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 1

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 14 Octobre.

Il n'y a pas de meilleures mesures que celles qui, portant sur deux pays, les satisfont l'un et l'autre, avons-nous dit dans notre précédente feuille, à propos du décret du 10 août par lequel le gouvernement français a considérablement modifié son régime de quarantaines en ce qui concerne les provenances du Levant.

La justice doit être la base des relations des Etats; sinon elles reposent sur une fragilité qui doit nécessairement les altérer à la longue et même les compromettre d'une manière préjudiciable: la réflexion les mine et l'intérêt les renverse; il n'est pas naturel de jouer éternellement le rôle de dupe.

C'est pourtant ce rôle-là que la Turquie joue depuis long-temps en maints sujets, et entre les preuves nombreuses qui témoignent de cette regrettable vérité, et qu'il est inutile de reproduire ici, il en est une surtout que personne ne conteste et ne saurait contester sans y mettre la plus criante mauvaise foi: moyennant un faible droit d'entrée, toutes les productions des divers états peuvent pénétrer dans toute l'étendue de son territoire, et nous ne sachions pas qu'il s'en trouve, nous ne dirons pas parmi eux, mais parmi les plus avancés d'entre eux, un seul qui traite la Turquie sur le pied d'une juste réciprocité. La liberté du commerce dont les autres pays parlent tant, et dont elle parle si peu, n'existe que chez elle. Ces pays pensent sans doute avec Figaro qu'il n'est pas nécessaire de posséder les choses pour en parler.

Nous comprenons néanmoins les restrictions des lois douanières, mais à la condition qu'elles ne seront pas éternelles: l'organisation agricole et industrielle d'un Etat peut être telle, qu'il y aurait incontestablement grand danger pour ses intérêts généraux à passer tout d'un coup du régime protecteur au régime d'une complète liberté: ceci n'est pas l'égoïsme qui reçoit toujours et ne donne jamais; c'est la prudence qui entend la justice et prend le temps, pour y arriver, de se débarrasser des entraves que le passé a mises sur le chemin de l'avenir. Ce sont des liens qu'elle estime plus sage de défaire avec une active patience, que de les briser avec une trop brusque énergie.

En cela, la raison et l'intérêt sont d'accord, pourvu que la loyauté de l'un soit aussi sincère que la bonne foi de l'autre. L'habileté se mêle si souvent des choses humaines qu'il est bien permis d'émettre cette réflexion. Mais, passant à un autre ordre d'idées, sans pourtant aller aux antipodes, car il s'agit encore des intérêts commerciaux de la Turquie, nous cherchons vainement comment la raison et l'intérêt peuvent être d'accord dans les rigueurs sanitaires dont les provenances du Levant sont l'objet de la part des gouvernemens de Grèce, de Naples, des Etats pontificaux, de Sardaigne et d'Espagne.

La peste, nous le savons, est un bien terrible fléau; et nous ne blâmons pas l'Autriche, l'Angleterre et la France de s'être convaincues de toutes les façons et durant plusieurs années s'il n'y aurait pas danger pour elles à se relâcher envers la Turquie de la sévérité de leurs régimes quarantainaires. Elles ont nommé des commissions d'enquête qui se sont rendues en Orient pour y procéder à des études aussi sérieuses que profondes; elles ont saisi les instituts de cette grande question: elles ont ainsi mis à contribution l'expérience et la science, et après avoir condensé toutes les données possibles sur la matière, elles en ont tiré la conclusion que leurs quarantaines, telles que les avait établies jadis la frayeur de la Peste, ne devaient plus être maintenues en cet état, aujourd'hui que l'état sanitaire de l'Empire et la bonne organisation de son système quarantainaire donnaient toutes les garanties de sécurité désirables; et guidées non moins par leur esprit de justice que par leurs propres intérêts, elles les ont profondément modifiées. Nous ne serions pas étonnés que d'ici à quelques années, lorsqu'elles seront complètement assurées que l'organisation des quarantaines de la Turquie peut prévenir tout danger d'irruption pestilentielle au dehors, ces puissances ne se décidassent à supprimer les leurs, ce qui serait pour elles une économie d'argent n'entraînant aucun préjudice, et ayant au contraire tous les avantages qui découlent des bonnes mesures. Alors la liberté des échanges de ces états avec l'Empire Ottoman si utile et si chère aux populations, en sera plus grande et augmentera le bien-être de ceux qui ne se laissent pas effrayer par le fantôme de la peur. Les précautions contre l'invasion de la peste n'en seront pas moins solides ni moins efficaces. Seulement, ces précautions, au lieu d'être prises surabondamment partout, ne le seront qu'en Turquie. Pour ce qui concerne le règlement des libertés, il n'y a de bonnes dispositions que celles qui sont nécessaires, et en ceci, on peut dire, contrairement au sens du proverbe, que ce qui abonde, vicie. Si nous sommes bien informés, la commission que l'Autriche a envoyée dans ce pays, il y a quelques mois, pour y visiter tous les établissemens sanitaires, n'aurait, en effet, d'autre but, si l'enquête répond aux espérances conçues, que la suppression des quarantaines dans les possessions autrichiennes. En ce sujet, cette puissance est celle qui a montré le plus de sage résolution, et comme elle s'en est bien trouvé jusqu'ici, il est à présumer que, s'il y a de nouvelles dispositions à adopter, elle n'en abandonnera l'initiative à personne.

Si nous examinons maintenant les régimes quarantainaires de la Grèce, de Naples, des Etats pontificaux, de la Sardaigne et de l'Espagne, et que nous les comparions, non pas à ceux de l'Autriche, de l'Angleterre et de la France, ce qui serait peu charitable, mais entre eux, nous y trouvons sans doute de notables différences, et néanmoins les moins draconiennes de leurs dispositions ne laissent pas que d'avoir une rigueur que rien au monde ne justifie: c'est une rigueur absurde, et par cela même inutile. Absurde et inutile! en vérité, ce serait trop de moitié, et cependant elle est plus que cela, elle est encore fortement préjudiciable aux relations commerciales du Levant. C'est ce que nous aurons à démontrer en donnant la durée des quarantaines prescrites par ces divers régimes, et comme nous n'avons en vue que des avantages réciproques uniquement basés sur la justice, nous ferons notre démonstration avec la liberté d'esprit que comporte le sujet. Dans les rapports internationaux, tout doit être équitable, et à moins que des circonstances absolues ne s'interposent comme des exceptions inexorables et dont il faut tenir compte si l'on ne veut s'exposer aux catastrophes, la réciprocité ou ce qui en approche le plus, doit être la base de ces rapports; sinon, répétons-nous, on joue un rôle de dupe.

Les troubles de Samos n'étant pas encore apaisés, la S. Porte vient de déclarer cette île en état de blocus, mesure portée à la connaissance des légations par un *memorandum* qui leur a été adressé hier samedi.

Les nouvelles de Vienne que nous avons reçues par le dernier courrier de cette ville, vont jusqu'au 2 octobre; elles annoncent la reddition de la citadelle de Comorn, qui a eu lieu le 27 septembre. Le lendemain, le feld-maréchal comte Nobili est parti de Vienne pour se rendre à Comorn, afin de prendre les dispositions nécessaires et préparer l'occupation de cette citadelle, qui devait être effectuée le 1er de ce mois.

Hier samedi, le conseil des ministres s'est réuni à la Porte, sous la présidence du Grand-Vézir.

NOUVELLES DIVERSES.

Avant-hier samedi, le Sultan, accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de l'Arsenal pour y assister à la prière de midi. En sortant de la mosquée et à l'occasion de la fête du *Mektéb-Cheiri*, S. M. I. s'est rendue à son kiosque des Eaux-Douces d'Europe, où Elle a passé le reste de la journée. Dans la soirée, le Sultan est retourné à son palais de Beylerbey.

— Le lendemain des grandes manœuvres qui ont eu lieu ces jours derniers à San-Stefano, le Sultan a fait cadeau à Mehémet-Ali pacha, ministre de la guerre, d'un Sabre d'Honneur d'une très grande valeur, en témoignage de sa satisfaction pour le zèle actif et éclairé que ce haut fonctionnaire apporte dans l'accomplissement de ses devoirs.»

— Jeudi dernier, Sarim pacha, ex-grand-vézir, nommé en dernier lieu gouverneur-général de Khodavendgâr, s'est embarqué sur le bateau à vapeur de l'Etat *Tahiri-gahri*, pour se rendre à Brousse, siége du gouvernement qu'il doit administrer.

— Ahmed Weffyk éfendi, chef du bureau de traduction de la Porte, ayant terminé la mission qu'il était allé remplir à Smyrne, il y a quelques jours, est arrivé aujourd'hui à Constantinople sur le bateau à vapeur autrichien.

— Dans notre feuille du 29 septembre, nous avons annoncé que la Porte avait établi à Bruxelles une légation dont le prince Callimachi, ministre plénipotentiaire ottoman à Paris, était le chef, et qu'en son absence, cette légation serait gérée par M. le vicomte Eugène de Kherkhove. On nous écrit de Belgique, le 21 septembre, que le prince Callimachi ne tarderait pas à se rendre à Bruxelles pour présenter ses lettres de créance au roi Léopold. On nous écrit également qu'un arrêté royal, en date du 27 septembre, reconnaît M. le vicomte Eugène de Kherkhove, belge, conseiller de la légation ottomane de Paris, comme chargé d'affaires de la légation ottomane de Bruxelles.

— Fuad éfendi, commissaire impérial dans les provinces danubiennes, a adressé avant son départ pour St-Pétersbourg, la lettre suivante au Grand-Vornic C. Cantacuzène:

Excellence,

« S. M. Impériale, notre auguste souverain voulant vous prouver combien Elle a apprécié le zèle dont vous avez fait preuve dans les fonctions difficiles que la confiance de la S. Porte vous avait confiées, et les services que vous avez alors rendus à votre pays, a daigné vous accorder la décoration de confionnaire du premier rang, seconde classe, ainsi qu'une tabatière ornée de son portrait Impérial.

« Reconnaissant aussi que vous avez dû alors être exposé à des frais considérables, S. M. I. a bien voulu ordonner qu'une indemnisation de vingt-cinq mille ducats vous soit allouée sur la caisse publique de la principauté.

« Je me suis empressé de faire part de ces décisions impériales à S. A. le prince Sürbey, et c'est avec un vif plaisir que j'ai l'honneur de vous les communiquer.

« Agréez, Exc., l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» (Signé) FUAD. »

— Quatre jeunes Valaques viennent d'obtenir de S. M. le Sultan, par la bienveillante recommandation de S. Exc. Fuad-éfendi, la faveur d'être admis à l'école impériale de médecine de Galata-Séraï pour y faire leurs études.

— M. le comte de Coudenhove, attaché à l'internonciature d'Autriche, est arrivé le 10 de ce mois, à bord du bateau à vapeur de Trieste. M. de Coudenhove s'est distingué à la bataille de Novarre en qualité d'officier de l'armée autrichienne, et à cette occasion il a été promu au grade de lieutenant d'infanterie.

— M. P. O'Brien, qui fut chargé, il y a quelque temps, par ses compatriotes les Irlandais, de remettre au Sultan une Adresse pour le remercier du témoignage de ses sentimens de charité à leur égard lors de la dernière famine qui les décimait, vient de recevoir la nouvelle qu'il a été nommé capitaine de la milice irlandaise.

— Le bateau anglais le *Tartarus*, de station à Constantinople, est parti jeudi dernier, et a pris la direction de l'Archipel pour continuer à y donner la chasse aux pirates. Lord Mandville qui, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, se trouve de passage à Constantinople depuis quelques jours, s'est embarqué à bord du *Tartarus*, pour visiter les îles de ces parages.

— Nous apprenons que le secrétaire de l'intendance sanitaire, Ahmet éfendi, retenu chez lui, pendant une quinzaine de jours, par une légère indisposition, est complétement rétabli et qu'il a repris ses fonctions.

— Le général Lüders, commandant en chef le 5me corps d'armée russe qui se trouve en Valachie, a quitté Bucharest dans la matinée du 2 octobre, pour se rendre à Odessa, où il ne doit rester que quelques jours. Il doit retourner à Bucharest.

— Le choléra a fait son réapparition à Bucharest. L'administration a immédiatement prescrit l'exécution des mesures nécessaires en pareil cas et dont l'expérience a démontré l'efficacité. Le caractère de cette maladie est beaucoup moins alarmant dans cette principauté que l'an dernier; la mortalité y est peu considérable.

— Par suite de la reddition de Comorn, nous écrit-on de Valachie, les communications entre Vienne et Bucharest par la Hongrie, sont nuitérieurement rétablies. Les bateaux à vapeur ont recommencé leurs trajets réguliers sur le Danube.

— On lit dans les journaux de Vienne, 12 septembre:

« Il y a trois ans, M. David était drogman de Mirza-Tabi-Khan, l'un des commissaires chargés par le gouvernement de Perse de régler la délimitation des frontières entre ce pays et la Turquie d'Asie; plus tard, M. David a rempli les mêmes fonctions auprès de M. le docteur Cloquet, premier médecin du Shah, et en 1847, il a puissamment contribué à la conclusion du traité de commerce entre la Perse et la Belgique.

« M. David est si en avant dans les bonnes grâces du Shah, que l'on croit généralement qu'il conservera pendant très longtemps la haute charge dont il est investi. »

— On écrit de Beyrouth:

« Sir Moses Montefiore, de Londres, est revenu dans notre ville de Damas, où il a fait un très long séjour; il s'est embarqué sur un steamer de poste français pour retourner dans sa patrie.

« Sir Moses Montefiore a fondé à Damas un grand hôpital et deux écoles primaires pour les israélites indigens, auxquels il a distribué 160,000 piastres turques (environ 40,000 fr.)

« De leur côté, les juifs de Damas, afin de témoigner à sir Moses Montefiore leur gratitude pour ces bienfaits, lui ont décerné le titre de *Nassi* (chef) des communes israélites de Damas. »

FEUILLETON.

UN BAL A L'AMBASSADE ANGLAISE.

Un bal à Thérapia! Un bal, c'est-à-dire des fleurs, des diamans, des colliers scintillant sur des brunes et blonds cheveux embaumés, sur des épaules aux suaves contours, des dentelles flottant au caprice de la valse! Un bal, c'est-à-dire le monde jeune et paré, le sourire sur les lèvres, la joie dans tous les cœurs, le monde avec toutes ses charmantes émotions, ses rivalités d'une nuit, ses enivremens, ses causeries! Un bal, c'est-à-dire un palais, un palais d'Orient façonné comme un merveilleux palais, avec ses fenêtres inondant de lumière la berge sombre, avec son vestibule et ses escaliers parés de fleurs, de guirlandes, de tapis que foulent tant de pieds mignons et impatiens du quadrille, dont le prelude frémit sous l'archet, là haut, dans ses salons où ruissellent des clartés féériques; un palais abritant dans ses murs, sous ses lambris sculptés, ces bonheurs qui n'ont pas remords ni trouble, ces rivalités qu'aucune amertume ne tourit, ces épanouissemens d'une jeunesse heureuse et riche, ces gaîtés mélancoliques et indulgentes d'un âge plus avancé dans la vie, qui rasserène son front et trouve encore un encouragement pour ces joies qui ne sont plus pour lui que des souvenirs; un palais étonnant en vain sous les mille plis de ses rideaux, soyeux ces harmonies enivrantes qui appellent les groupes tournoyans sur ces mattes tressées, sur ces tapis aux arabesques étincelantes! — Et le Bosphore qui déroule au dessous de toutes ces fêtes sa robe de moire bleue, entre sa double rangée de collines rocheuses et parfumées des vapeurs de la brise; la mer grave et solitaire qui frémit de ses flots monotones le pied d'airain des montagnes qui la enserrent; le Pont-Euxin qui livre à la brise stillante ses parfums marins, ses nuances mouvantes, ses harmonies tristes, accompagnant par intervalles solennels ces légères et joyeuses rumeurs du bal, qui jettent leurs cadences interrompues et sourdes sur les quais obscurcis des ombres de la nuit; le ciel qui plus sombre à l'horizon, sème sur son manteau d'un bleu foncé ses diamans éternels, ses lumières toujours ensoulées!

Tel est le contraste que nous offrait mardi dernier cette fête dont la nouvelle, portée de Buyukdéré à Péra, y causa la plus charmante surprise. Remerciens lady Canning, notre hôtesse si gracieuse, de cette diversion aux soucis du jour, aux inquiétudes de l'avenir; remerciens-en sir Stratford Canning, noble cœur, esprit intègre, notre hôte si affable et si bienveillant!

Essayons de mettre en ordre nos impressions et racontons. Le palais de l'Ambassade britannique, situé sur le quai qui conduit de Thérapia à Buyukdéré, fait face à l'embouchure de la Mer-Noire dont la brise toujours forte chasse sur les dalles du quai, ses flots, aussi calmes qu'ils soient, sème la berge de mille paillettes brillant au soleil et porte à Thérapia un air toujours pur et rafraîchissant.

Douze vers six heures du soir, le bateau à vapeur ottoman qui parcourt chaque jour le Bosphore, un cadeau de Méhémet-Ali pacha d'Egypte au Sultan, au chef-d'œuvre de construction et de sculpture, un bijou mignon et élégant en or, en acajou, en cristal, une merveille enfin, s'il était vrai que tout ce qui tend à abaisser et à la protection du ciel l'entretien des mille richesses enfouies pêle-mêle dans son sein, l'*Hamai-Perwas*, déposa sur les quais les êtas que sir Stratford Canning conviait à sa fête.

A neuf heures, le bal commença avec tous ses enchantemens. Le vestibule était orné de vases de fleurs aux mille couleurs, de plantes grimpantes balançant leurs bouts parfums sur la tête des hôtes danseuses qui, montant par un vaste escalier tournant et caché sous des entassemens de verdure, pénétraient dans les deux grands salons étincelans de dorures et de lumières. C'est là que sir Stratford et lady Canning, entourés de leur essaim de blanches enfans, fleurs plus fraîches que les fleurs inclinant leurs tiges dans ces longs vases de Bohême, accueillaient chaque invité d'un mot flatteur, d'un sourire gracieux, d'une poignée de main bienveillante; et lorsque les légations, le commerce et la banque eurent envoyés leurs représentans, lorsque l'œil se perdait en éblouissement de perles se cachant dans des tresses des cheveux, de diamans roulés en colliers, en bracelets, sur des épaules de marbre, à des bras ronds et frais, dans un brouillard de gaze aérienne et de dentelles sans prix, se gonflant en blancs nuages sur le crêpe et la soie, l'orchestre composé des musiciens de l'*Odem*, cette nouvelle scène d'Angleterre, forma les quadrilles, disposa les groupes et ramena le silence de l'attente sur cette foule pleine de murmures. On put alors se compter; ambassadeurs, ministres, attachés d'ambassade, drogmans, riches négocians, banquiers influens, officiers de marine, jeunes et gais *midshipmen* descendus de cette frégate que la brise, bercait là, bas dans l'ombre sur l'eau bleue du Bosphore, silencieuse et fermant à la nuit ses sabords blancs; amie si loyale du voyageur insouciant, sœur ainée et plus grave du *Tartarus*, alliée de l'*Avenge* dont la vapeur se montre si obéissante aux importantes missions du digne et brave représentant de la République française! Ils étaient là, tous curieux de voir, avides d'entendre, impatiens de la danse, aspirant ces émanations de fleurs et de gaîté, d'harmonie et de bonheur. Et la musique jetait ses notes rieuses, éclatait en fanfares; et les quadrilles se croisaient et la valse, la polka tourbillonnaient dans les salons, toutes ces belles danseuses au bras de leurs jeunes cavaliers, ces enfans de l'avenir, oubliant la lus uns, les veilles du cabinet, les autres (c'étaient les plus joyeux) leurs quarts silencieux pendant les nuits brumeuses, leurs longues stations dans les lunes, leur étroite cabine d'aspirant! D'autres, plus sérieux, isolant leur grave rêverie dans ces salons cachés qui offraient à leur humeur plus calme la distraction de ces riches albums entassés pêle-mêle sur les consoles ciselées et le repos de leurs sofas moelleux, suivaient de l'œil ces tourbillons pleins d'ivresse d'une jeunesse heureuse; et, fait-il dire, parfois dans ces abris ouverts au *kief* rêveur, réduits tout embaumés de fleurs et de solitude, la plus *exquise in herbis*, se glissait traîtresse, et mêlait ses phrases sententieuses aux entretiens insoucians des grands salons; et plus d'un front pâli dans les labeurs de la diplomatie se courbait sous une pensée assombrissante. Hélas! les temps sont difficiles; et voilà pourquoi nous devons encore une fois remercier sir Stratford et lady Canning dont la gracieuse prévenance a voulu faire oublier un instant dans les sons d'une fête, dans les murmures d'un bal, les préoccupations du moment.

Puis, lorsque l'air échauffé et raréfié des salons manquait à toutes ces poitrines haletantes, lorsque la fatigue colorait ces visages rieurs, ces peaux satinées, le jardin, merveille orientale, réservait aux promeneurs solitaires, de fraîches allées toutes pleines d'air et de silence, se déroulant en nombreux détours entre de larges plates-bandes richement émaillées, des taillis épais, des buissons odorans, éclairés parfois par des feux étincelant de distance en distance comme des luccioles dans le gazon, et parfois aussi plongeant le rêveur dans une obscurité mystérieuse, remplie de chromes. A droite, une serre adossée aux murs du jardin, aspirant l'air de trois côtés par de vastes portes en boiserie rustique, au centre de verdure tombante, tapissée dans tout son intérieur de plantes grimpantes se plaisant en festons capricieux au milieu de fleurs aux mille reflets, offrait à l'intrépide fumeur un abri tranquille, loin des regards curieux; d'épais divans favorisaient ses rêveries qu'entretenait le bruit de la fête arrivant jusqu'à son sert aisle par de lointaines et mourantes bouffées. Parfois éclatant au milieu de ce silence embaumé les notes graves et sonores d'un cor qui jetait sur toute cette majesté de la nature rayonnant dans une nuit calme, sous le rayonnement d'un ciel étoilé, sa mélodie vibrante et mélancolique dont les sons solitaires éveillaient mille échos dans le cœur.

Le bal dura jusqu'à quatre heures du matin et se termina, lorsque l'affluence des invités eut diminué, par une danse nouvelle, pleine de vie et de gaîté, le *cotillon*, le *sir Rodger Coverly*, (1) délicieux enfantillages qui arracheraient un sourire aux lèvres les plus tristes, un éclairant yeux les plus sombres. Le vieux *Sir Rodger*, ce type excellent du *Spectator*, n'aurait point desiré dans son salon de Coverly III il de gâter plus sédisiante, de joie plus franche que n'en montraient les belles et rieuses danseuses; est-il nécessaire aussi de nommer *the queen of beauty* de cette danse? Tout ce que la bienveillance du cœur, la courtoisie et l'affabilité peuvent inspirer de douces prévenances, d'aimables surprises, sir Stratford et lady Canning l'avaient mis en usage; mais qui peut commander au ciel? Vers deux heures, lorsque l'orchestre redoublait la magie de ses accords, lorsque ces mille riens, ces fantaisies chères au gourmet, ces friandises délicates qui vont si bien à de mignonnes lèvres, ces glaces parfumées qu'une blanche main porte avec un nonchaloir si gracieux à une bouche altérée, circulaient de salons en salons avec une profusion digne des *Mille et une nuits*, le tonnerre fit entendre ses lointains grondemens; de fortes rafales plièrent les arbres du jardin qui gémissaient tristement sous la bise qui les heurtait; la pluie fouettant les vitres illuminées les couvrit de larmes ruisselantes; mais rien, ni le fracas de la foudre, ni les rugissemens du vent du Nord, ni le grésillement de la pluie tombante, ne put troubler ces plaisirs abrités sous de chauds lambris. A l'heure du départ, le ciel voulant faire sentir plus péniblement encore la suprême loi qui régit le monde, sa loi du contraste, refusa à la fin de cette fête, à la sortie de ces belles fatiguées, son aube blanchissante, son premier rayon matinal, son azur limpide et étincelant; une atmosphère tarne et glaciale pesait comme un plomb sur le Bosphore en rumeur; la belle frégate qui naguère saluait si gaîment à son passage d'un joyeux nuage de poudre le palais de Beylerbey, maintenant à moitié disparue dans un brouillard humide, s'apprêtait tristement sur son ancre; et plusieurs des invités grelottant sous leurs habits de fête, devaient aller dans un caïk battu des flots retourner à leurs demeures éloignées et dispersées dans le détroit! Ce n'était cependant pas payer trop cher les plaisirs de cette fête dont le souvenir, empruntant son importance à l'affabilité bienveillante, à ce gracieux accueil des hôtes magnifiques qui en fesaient les honneurs, et surtout aux grandes circonstances qui semblaient devoir en empêcher la réalisation, restera longtemps dans le cœur de nos belles habitantes de Péra; puisse-t-il être d'un heureux augure pour les plaisirs de la nouvelle saison dans laquelle nous entrons à grands pas!

G. NOGUÈS, fils.

(1) Danse nationale qui remonte au commencement du 12e siècle. Lorsqu'elle parut en Angleterre, il se publiait sous les auspices des nons les plus illustres de Londres un recueil de nouvelles, le *Spectator*. Une des plus jolies pièces originales de ce recueil, le *Sir Rodger Coverly*, personnage à la mode, donna son nom à cette danse également fort en vogue.